

la culture qu'à la guerre, Jacques est un de ces robustes enfants de la Beauce, graves et infatigables.

—Allons, sergent, lui dis-je, lorsque je fus près de lui :—sergent est son nom de guerre—vous avez entendu le prône et vous prierez à l'avenir.

—Je prie depuis longtemps, répondit Orval, et mieux que personne, je sais que la prière protège.

C'est une histoire que je vous raconterai quelque jour.

J'insistai pour avoir le récit, et le sergent, après avoir allumé son tabac, prit la parole.

—J'étais à Rome avec mon régiment, lorsque la guerre de 1870 fut déclarée. Rentrés en France, nous servîmes de nouveau au 13e corps d'armée, que formait le général Vinoy. Le jour de la bataille de Sedan, nous étions à Mézières, et le bruit du canon arrivait jusqu'à nous. Après l'admirable retraite du brave général Vinoy, notre brigade, formée du 35e et du 49e, devint le noyau de l'armée pour la défense de Paris.

Après de nombreux combats, mon bataillon était envoyé à Vitry ; nous construisions une redoute et quelques ouvrages défensifs ; mais la surveillance de l'ennemi inquiétait nos travailleurs. L'ennemi choisissait les plus habiles tireurs prussiens et bavares ; ils se glissaient dans les moindres plis du terrain, homme par homme, et, s'abritant derrière les haies, ou se plaçant dans des trous pratiqués dans le sol, ils observaient nos travaux et nos mouvements, tirant à coups sûrs et disparaissant ensuite. Notre commandant voulut opposer à cette tactique ténébreuse, ce qu'il nomma une contre-mine. Il fit appel aux hommes de bonne volonté, tireurs expérimentés et faisant bon marché de leur vie ; je fus accepté et pris rang parmi ces enfants perdus.

Nous devions nous glisser en rampant jusqu'à une distance prescrite, observer l'ennemi sans être vus et ne faire feu que pour tuer, et non pour brûler de la poudre ; la dernière recommandation du commandant fut d'en descendre le plus possible, afin de les dégoûter du jeu. "Soyez tout yeux et tout oreilles, nous dit le commandant, et n'oubliez pas que vous êtes entourés de gaillards qui ne vous ménageront pas."

Un peu avant le jour, je m'enfonçai dans le lit d'un ruisseau un peu desséché, et j'en suivis les sinuosités, me traînant sur les genoux et sur les mains, le fusil en bandoulière, un morceau de biscuit dans ma poche, une ceinture maintenait autour de mon corps le revolver et la lorgnette de mon lieutenant ; une gourde pleine de café, complétait les provisions de guerre. Il était défendu de fumer, de se tenir debout, de faire le moindre bruit.